

BENJAMIN BOUFFAY

L'incidence de l'incendie



Le Cœur à cran d'arrêt

TABLE DES POÈMES

Nos plus belles nuits	2
Paradoxales	3
Paris	4
L'incidence de l'incendie	7
Le jardin de Monneville	8
Pierre blanche	9
Poème	10
Passages	12
La première fois	12
Buclos	12
Nous	13
Les lumières d'Haïti	15
3 ^{ème} art	16
Notes secrètes	17
L'amour la poésie l'amour la poésie	18
La poésie ne peut pas tout	19
De l'occurrence des seins dans mes poèmes	20

NOS PLUS BELLES NUITS

nos plus belles nuits sont des plumes de corbeau
sur des rizières de livres
des zèbres au galop
elles sont parme à tout rompre
feutrées
à rebours
dangereuses comme le flanc de neige
des émerveillements
nos plus belles nuits sont blanches
comme des seins de musée
couvertes par des étoiles qui tournent l'attention
nos plus belles nuits n'ont ni poids ni durée
elles *s'éternisent*
femelles jumelées
elles s'éclairent à des sources qui sidèrent

PARADOXALES

le temps noue les poignets des jocondes
ces filles aux désirs obliques
qui tiennent pour un miracle la multiplication

la dispersion des papillons dans les volières
de l'esprit est cet univers velouté
comme la perturbation qui fait mousser le ciel
à la tombée du jour

on y voit à l'horizontale le feu perché
des guerres présentes
la main à la surface des corps salue la jolie
Chinoise au fond de sa forêt

le sucre coule roux par la bonde des bouches
des visions de chamane étranglent ma vie

PARIS

belle Paris
humide et froide
ton ciel de Gauloise me tourmente

l'épaule nue d'une femme traverse la Seine
et le métro-nuit brûle sur le pont d'Austerlitz
un mendiant récurrent sirote un soda dans
un gobelet long et blanc
tous les jours il est un peu plus sale puis il finit
par disparaître
une femme énorme m'ouvre la voie
ses seins sortent de leurs nacelles

nombre de vivants ne vivent plus que dans
le sang des témoins

l'enfant qui fumait des cigarettes porte d'Orléans
et qui saluait les touristes n'est plus un enfant
et c'est peut-être même un salaud maintenant

comme on ne se baigne jamais deux fois dans
le même fleuve

on ne saigne jamais deux fois du même sang

chez toi je pouvais rentrer ma vie d'un bloc
et subvenir aux besoins pressants de poésie et

d'amours-mémoires photographiques
des rires sur des bouches à fendre le cœur
des désirs tu sais
nulle plaie nulle part que des tendres
pour la rumeur de la nuit en foyer
mille sources irriguant le fleuve de ma vie
à l'embouchure trop vague
des mots sur la pile jusqu'à ce qu'elle s'écroule
le ventre comme un soleil
la joie crachée au visage de ceux que la mort
habite
la joie dans les interstices

pendant ces laps de temps que la peur ne peut
pas contrôler
je congèle un instant avec toi pour le manger
plus tard dans ma vie

vous reprendrez bien du dessert encore encore
encore
viens baiser ma bouche
éblouir mes yeux
je veux mourir dans les couleurs de tes images
n'être plus qu'une image
me débarrasser de tout ce lest que j'accumule
terribles corps terriens lâchez vos étreintes

elle ment naturellement quand elle parle d'elle
rose est la fuite de son silence par le trou
du scandale
j'aime ses fesses de putain

Paris m'oublie moi je l'aime sans fin
elle se referme
elle ne rappelle jamais je suis jaloux comme
un dieu grec
enfin je suis jaloux
parce qu'une ville ne me parle plus
comme toi qui fais comme si ça n'avait pas
existé

long soleil d'été de la jeunesse
une force impérieuse m'assagit
mes poings reposent sur la table
mais je m'abandonne encore
à suivre la beauté

L'INCIDENCE DE L'INCENDIE

je mange la lumière acidulée
de tes yeux
la nuit s'allonge sur ton visage
et tu étouffes
dans le coin
le parquet crie

sur ce chemin de ronces noires
j'avance lentement
vers la lumière
à la machette

désormais
la beauté n'existe plus
dans ce qui saute aux yeux

LE JARDIN DE MONNEVILLE

entre le pommier et la haie
deux oies blanches patrouillent
le ciel est peint tout gris
je serre tes petits doigts chauds dans ma paume
es-tu prête pour l'évasion

si je secoue les branches de l'érable
une pluie de feuilles jaune vif tombe tout
autour de toi
alors tu ris et tu tapes dans tes mains

et tu gagnes toujours
la course pour rentrer
je cours pourtant bien plus vite
mais toujours dans la mauvaise direction

pour toi je suis de la race des géants
pourtant
tu me soumets sans vanité
à tes quatre volontés

tu inventes déjà les règles des jeux
tu es la seule que j'écouterai chanter faux
toute la vie

Georgia

PIERRE BLANCHE

je marque d'un poème
ce jour où
l'on m'apprit que certains morts
venaient en aide aux chasseurs de papillons

POÈME

(à la manière d'André Hardellet)

le mystère – c'est la voix cardinale qui ordonne
un baiser
la peur – c'est le poids que fait peser la foule sur
les épaules fragiles du bonheur
la douceur – c'est la volute mauve échappée
d'entre tes lèvres à la tombée du doute
le contentement – c'est l'effluve d'un désir
presque abouti, la soif de la soie qui s'étire, le
coup de force du poème
l'angoisse – c'est l'infini du jour polaire,
la sinusoïde du soleil sur l'horizon désespéré,
le feu volé aux voleurs de feu
l'été – c'est l'enfance éternelle qui revient chaque
année au cœur de la vie
l'île au trésor – c'est le point de concours de nos
désirs marins sur une carte imaginaire
le désir – c'est la sève de l'héliotrope par une nuit
sans lune
l'amour – c'est l'incidence de la lumière sur le
regard de l'autre
l'enfance – c'est le dernier refuge avant la fin du
temps
le rêve – c'est la douleur du soleil à l'heure du

lever, c'est l'affront fait au réel par l'esprit de
la nuit
la plus belle récompense de l'homme – c'est de
toucher du doigt l'ampleur de la beauté du
monde

PASSAGES

en quête d'arabesques ils s'entrelacent
dans les couloirs et les couleurs
pour une nuit capricieusement jolie
qu'ils fabulent à l'envers vers ce point
de tendresse
d'une densité infinie

*

LA PREMIÈRE FOIS

et nous aussi
nous postulions des anémones désirables
et douloureuses
l'instant d'après nous n'étions plus qu'un océan
et ç'en fut fait de nos enfances

*

BUCLOS

le parfum des lessives autour des chemisiers
quatre boutons nacrés
tes deux seins naïfs d'un blanc d'œuf
au goût d'agrumes de Floride

et ce désir miraculeux sur le canapé synthétique
rassure-toi
ces souvenirs sont en lieu sûr

*

LA FIN EN SOI

nous avons enduré sans nous laisser résoudre
passant les bornes pourpres grisant les blancs
saturés
nous avons fait florès à l'entrée des corolles
ébahis devant le ciel et sa chaleur surnaturelle
mais ce qui nous mit sur la voie
ce fut la première défaillance
alors
devenue mortelle
la beauté rayonna en nous

*

NOUS

l'horizon d'ici menace moins le regard
nous l'immense
de plusieurs cordes
de plusieurs voix

cheval forêt fortune aux conséquences lunaires
bleuies
un loup à la robe gris fauve et rase
rôde à la commissure du bois
le museau souriant

nous
moins la peau pâle des trèfles
moins la cour aux cheveux
moins la noce des souffles
moins l'aveu

LES LUMIÈRES D'HAÏTI

dans l'anse la marée scintille
ta peau crépite encor des cadences du cœur
rince tes yeux à l'eau claire de la lune
tu m'apprends la langue caraïbe
dans l'ombre de la Terre

Le poète :

« J'ai beaucoup écrit
plus que d'autres
mais je ne suis pas plus avancé »

Haïti :

« Cette petite île
de prose tienne
dans la marée du monde
défends-la en faisant couler beaucoup d'encre »

3^{ÈME} ART

la ligne exacte du chevauchement des dunes (*la terre*)

mue par les quatre volontés du vent (*l'air*)

l'aréole brune d'une goutte d'encre qui éclate sur
le grain du papier (*l'eau*)

un charbon de saule trace la nuit sous l'éclair
(*le feu*)

NOTES SECRÈTES

elle ne se laisse pas dicter la beauté
et trompe le vulgaire s'il pérore
la lumière la frappe au cœur
elle ne fait que commencer
elle observe les va-et-vient des vivants
elle démet la laideur de ses fonctions
se récuse aux procès de la douceur

L'AMOUR LA POÉSIE L'AMOUR
LA POÉSIE

*(allégeance renouvelée à Eugène Émile Paul Grindel
et Jacques Roubaud (né à Caluire(-et-Cuire)))*

la route est longue
du coq à l'âne
jusqu'à tes yeux
je vais d'une herbe à l'autre
et flâne entre les lignes
sur le sentier de la poésie
ta bouche donne un corps de danseur éphémère
aux mots qui passent
le poème les réitère sans fin

LA POÉSIE NE PEUT PAS TOUT

petite éternité sur la page
un peu du divin sur tes lèvres qui chantent
hier évident
fragile aujourd'hui de l'amour
tes mains s'arrêtent à la lisière
s'en retournent se croiser sur ta poitrine
et renferment ainsi l'enceinte de tes rêves
mon poème sent qu'il dit quelque chose
de la disharmonie
et reste sans solution
alors il se tait.

DE L'OCCURRENCE DES SEINS
DANS MES POÈMES

(en réponse à une interrogation)

sur le bout de la langue d'une latine *sinus* dit la
courbure, la sinuosité, l'anse, la voile gonflée et
arrondie par le vent
quand j'écris *Seins*
ils se dessinent aux commissures du mot
sa sonorité légère tinte à laquelle je me voue
c'est le mot même du souffle coupé
qui donne un visage au désir

Illustration de couverture : Benjamin Bouffay.

© Le Cœur à cran d'arrêt, Lyon, 2016.